

Mes Grands Classiques

Les
Petites
Filles modèles

Comtesse de Ségur



Fleurus



FLEURUS

Direction : Guillaume Arnaud
Direction éditoriale : Sarah Malherbe
Édition : Aude Sarrazin, Anna Guével

Direction artistique : Élisabeth Hebert
Fabrication : Thierry Dubus, Aurélie Lacombe

© Fleurus, Paris, 2013, pour l'ensemble de l'ouvrage.

Site : www.fleuruseditions.com

ISBN : 978-2-2151-2128-2

MDS : 651 718

Tous droits réservés pour tous pays.

« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

Mes Grands Classiques

Les Petites
Filles modèles

Comtesse de Ségur

Illustrations d'Ariane Delrieu



Fleurus

Mes Petites Filles modèles ne sont pas une création ; elles existent bien réellement : ce sont des portraits ; la preuve en est dans leurs imperfections mêmes. Elles ont des défauts, des ombres légères qui font ressortir le charme du portrait et attestent l'existence du modèle. Camille et Madeleine sont une réalité dont peut s'assurer toute personne qui connaît l'auteur.

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

Camille et Madeleine



*M*me de Fleurville était la mère de deux petites filles, bonnes, gentilles, aimables, et qui avaient l'une pour l'autre le plus tendre attachement. Jamais on n'entendait une discussion entre Camille et Madeleine. Tantôt l'une, tantôt l'autre cédait au désir exprimé par sa sœur.

Pourtant leurs goûts n'étaient pas exactement les mêmes. Camille, plus âgée d'un an que Madeleine, avait huit ans. Plus vive, plus étourdie, préférant les jeux bruyants aux jeux tranquilles, elle aimait à courir, à faire et à entendre du tapage. Jamais elle ne s'amusait autant que lorsqu'il y avait une grande réunion d'enfants, qui lui permettait de se livrer sans réserve à ses jeux favoris.

Les Petites Filles modèles

Madeleine préférait au contraire à tout ce joyeux tapage les soins qu'elle donnait à sa poupée et à celle de Camille.

Mais la différence de leurs goûts n'empêchait pas leur parfaite union. Madeleine abandonnait avec plaisir son livre ou sa poupée dès que sa sœur exprimait le désir de se promener ou de courir ; Camille, de son côté, sacrifiait son amour pour la promenade et pour la chasse aux papillons dès que Madeleine témoignait l'envie de se livrer à des amusements plus calmes.

Elles étaient parfaitement heureuses, ces bonnes petites sœurs, et leur maman les aimait tendrement.



La promenade, l'accident



*U*n jour, Madeleine peignait sa poupée ; Camille lui présentait les peignes, rangeait les robes, les souliers, changeait de place les lits de poupée, transportait les armoires, les commodes, les chaises, les tables.

Camille, ayant achevé le déménagement des poupées, proposa à Madeleine, qui avait fini de son côté de les coiffer et de les habiller, d'aller chercher leur bonne pour faire une longue promenade. Madeleine y consentit avec plaisir ; elles appelèrent donc Éliisa.

Voilà les petites filles bien contentes ; elles courent devant leur bonne, et arrivent à la barrière qui les séparait de la route ; en attendant le passage des voitures, elles s'amuse à cueillir des fleurs pour en faire des couronnes à leurs poupées.

– Ah ! j'entends une voiture, s'écrie Madeleine.

- Oui. Comme elle va vite ! nous allons bientôt la voir.
- Écoute donc, Camille ; n’entends-tu pas crier ?
- Non, je n’entends que la voiture qui roule.

Madeleine ne s’était pas trompée : car, au moment où Camille achevait de parler, on entendit bien distinctement des cris perçants, et, l’instant d’après, les petites filles et la bonne, qui étaient restées immobiles de frayeur, virent arriver une voiture attelée de trois chevaux de poste lancés ventre à terre, et que le postillon cherchait vainement à retenir.

Une dame et une petite fille de quatre ans, qui étaient dans la voiture, poussaient les cris qui avaient alarmé Camille et Madeleine.

À cent pas de la barrière, le postillon fut renversé de son siège, et la voiture lui passa sur le corps ; les chevaux, ne se sentant plus retenus ni dirigés, redoublèrent de vitesse et s’élancèrent vers un fossé très profond, qui séparait la route d’un champ labouré. Arrivée en face de la barrière où étaient Camille, Madeleine et leur bonne, toutes trois pâles d’effroi, la voiture versa dans le fossé ; les chevaux furent entraînés dans la chute ; on entendit un cri perçant, un gémissement plaintif, puis plus rien.

Quelques instants se passèrent avant que la bonne fût assez revenue de sa frayeur pour songer à secourir cette malheureuse dame et cette pauvre enfant, qui probablement avaient été tuées par la violence de la chute.

Enfin, elle se hasarda à s’approcher de la voiture culbutée dans le fossé. Camille et Madeleine la suivirent en tremblant.

La promenade, l'accident

– Je vais essayer d'ouvrir la portière, dit la bonne ; mais n'approchez pas, mes petites : si les chevaux se relevaient, ils pourraient vous tuer.

Elle ouvre, et voit la dame et l'enfant sans mouvement et couvertes de sang.

– Ah ! mon Dieu ! la pauvre dame et la petite fille sont mortes ou grièvement blessées.

Camille et Madeleine pleuraient. Élixa, espérant encore que la mère et l'enfant n'étaient qu'évanouies, essaya de détacher la petite fille des bras de sa mère, qui la tenait fortement serrée contre sa poitrine ; après quelques efforts, elle parvient à dégager l'enfant, qu'elle retire pâle et sanglante. Ne voulant pas la poser sur la terre humide, elle demande aux deux sœurs si elles auront la force et le courage d'emporter la pauvre petite jusqu'au banc qui est de l'autre côté de la barrière.

– Je ne peux pas, répondit Madeleine d'une voix faible et tremblante. Je ne puis... que pleurer.

– Je l'emporterai donc seule, dit Camille. J'en aurai la force, car il le faut, le bon Dieu m'aidera.

En disant ces mots, elle relève la petite, la prend dans ses bras, et malgré ce poids trop lourd pour ses forces et son âge, elle cherche à gravir le fossé ; mais son pied glisse, ses bras vont laisser échapper son fardeau, lorsque Madeleine, surmontant sa frayeur et sa répugnance, s'élançe au secours de sa sœur et l'aide à porter l'enfant ; elles arrivent au haut du fossé, traversent la route, et vont tomber épuisées sur le banc que leur avait indiqué Élixa.

Camille étend la petite fille sur ses genoux ; Madeleine apporte de l'eau qu'elle a été chercher dans un fossé ; Camille lave et essuie

avec son mouchoir le sang qui inonde le visage de l'enfant, et ne peut retenir un cri de joie lorsqu'elle voit que la pauvre petite n'a pas de blessure.

– Madeleine, ma bonne, venez vite ; la petite fille n'est pas blessée... elle vit ! elle vit... elle vient de pousser un soupir... Oui, elle respire, elle ouvre les yeux.

Madeleine accourt ; l'enfant venait en effet de reprendre connaissance. Elle regarde autour d'elle d'un air effrayé.

– Maman ! dit-elle, maman ! je veux voir maman !

– Ta maman va venir, ma bonne petite, répond Camille en l'embrassant. Ne pleure pas ; reste avec moi et avec ma sœur Madeleine.

– Non, non, je veux voir maman ; ces méchants chevaux ont emporté maman.

– Les méchants chevaux sont tombés dans un grand trou ; ils n'ont pas emporté ta maman, je t'assure. Tiens, vois-tu ? Voilà ma bonne Éliisa ; elle apporte ta maman qui dort.

La bonne, aidée de deux hommes qui passaient sur la route, avait retiré de la voiture la mère de la petite fille. Elle ne donnait aucun signe de vie. Pourtant son cœur battait encore.

La bonne envoya l'un des hommes qui l'avaient aidée avertir bien vite Mme de Fleurville d'envoyer du monde pour transporter au château la dame et l'enfant.

Un quart d'heure après, Mme de Fleurville arrive elle-même avec plusieurs domestiques et une voiture, dans laquelle on dépose la dame. On secourt le postillon, on relève la voiture versée dans le fossé.

La promenade, l'accident

La petite fille, pendant ce temps, s'était entièrement remise ; son évanouissement n'avait été causé que par la peur et la secousse de la chute.

De crainte qu'elle ne s'effrayât à la vue du sang qui coulait toujours de la blessure de sa mère, Camille et Madeleine demandèrent à leur maman de la ramener à pied avec elles. La petite, habituée déjà aux deux sœurs, qui la comblaient de caresses, consentit avec plaisir à faire la course à pied.

Tout en marchant, Camille et Madeleine causaient avec elle.

MADELEINE – Comment t'appelles-tu, ma chère petite ?

MARGUERITE – Je m'appelle Marguerite.

CAMILLE – Et comment s'appelle ta maman ?

MARGUERITE – Ma maman s'appelle maman.

CAMILLE – Laisse-la, Madeleine ; tu vois bien qu'elle est trop petite ; elle ne sait pas. Dis-moi, Marguerite, où allais-tu avec ces méchants chevaux qui t'ont fait tomber dans le trou ?

MARGUERITE – J'allais voir ma tante ; je n'aime pas ma tante ; elle est méchante, elle gronde toujours. J'aime mieux rester avec maman... et avec vous, ajouta-t-elle en baisant la main de Camille et de Madeleine.

Camille et Madeleine embrassèrent la petite Marguerite.

MARGUERITE – Comment vous appelle-t-on ?

CAMILLE – Moi, je m'appelle Camille, et ma sœur s'appelle Madeleine.

MARGUERITE – Eh bien ! vous serez mes petites mamans.

Tout en causant, elles étaient arrivées au château. Mme de Fleurville s'était empressée d'envoyer chercher un médecin et avait fait coucher Mme de Rosbourg dans un bon lit. Son nom était

Les Petites Filles modèles

gravé sur une cassette qui se trouvait dans sa voiture et sur les malles attachées derrière. On avait bandé sa blessure pour arrêter le sang, et elle reprenait connaissance par degrés. Au bout d'une demi-heure, elle demanda sa fille, qu'on lui amena.

Marguerite entra bien doucement, car on lui avait dit que sa maman était malade.

Camille et Madeleine l'accompagnaient.

– Pauvre maman, dit-elle en entrant, vous avez mal à la tête ?

– Oui, mon enfant, bien mal.

– Je veux rester avec vous, maman.

– Non, ma chère petite ; embrasse-moi seulement, et puis tu t'en iras avec ces bonnes petites filles ; je vois à leur physionomie qu'elles sont bien bonnes.

– Oh oui, maman, bien bonnes ; Camille m'a donné sa poupée, une bien jolie poupée !... et Madeleine m'a fait manger une tartine de confiture.

Mme de Rosbourg sourit de la joie de la petite Marguerite, qui allait parler encore, lorsque Mme de Fleurville, trouvant que la malade s'était déjà trop agitée, conseilla à Marguerite d'aller jouer avec ses deux petites mamans, pour que sa grande maman pût dormir.

Marguerite, après avoir encore embrassé Mme de Rosbourg, sortit avec Camille et Madeleine.

Marguerite



*M*ADELEINE – Prends tout ce que tu voudras, ma chère Marguerite ; amuse-toi avec nos joujoux.

Camille et Madeleine riaient de voir Marguerite courir d'un jouet à l'autre, ne sachant lequel prendre, ne pouvant tout tenir ni tout regarder à la fois et, dans son indécision, rester au milieu de la chambre, se tournant à droite, à gauche, sautant, battant des mains de joie et d'admiration. Enfin, elle prit la petite diligence attelée de quatre chevaux, et elle demanda à Camille et à Madeleine de sortir avec elle pour mener la voiture dans le jardin.

Après quelques tours, la diligence versa. Tous les voyageurs qui étaient dedans se trouvèrent culbutés les uns sur les autres ; une glace de la portière était cassée.

Les Petites Filles modèles

– Ah ! mon Dieu ! s'écria Marguerite en pleurant, j'ai cassé votre voiture, Camille. J'en suis bien fâchée.

CAMILLE – Ne pleure pas, ma petite Marguerite, ce ne sera rien. Nous allons ouvrir la portière, rasseoir les voyageurs à leurs places, et je demanderai à maman de faire mettre une autre glace.


MARGUERITE – Mais si les voyageurs ont mal à la tête, comme maman ?

MADELEINE – Non, non, ils ont la tête trop dure. Tiens, vois-tu, les voilà tous remis, et ils se portent à merveille.

MARGUERITE – Tant mieux ! J'avais peur de vous faire de la peine.



*« Prends tout ce que tu voudras, ma chère Marguerite ;
amuse-toi avec nos joujoux. »*



« Chère petite,
dit Mme de Fleurville à Sophie,
tu resteras chez moi ;
tu seras ma fille comme Camille,
Madeleine et Marguerite. »

*Retrouvez les aventures de Camille
et Madeleine dans ce chef-d'oeuvre
de la littérature classique.*

Dans la même collection :



www.lesnouvelles.com



9 782215 121282